



Django Edwards, clown désinhibé

Profession : siphonné de choc

Cet Américain fait des tours de cartes avec des saucisses et arrose de bière les spectateurs. Il a fait se tordre les murs du Splendid. A la ville, il est comment ? Pire !



16 heures au bar du Bristol : *tea time* des secrétaires japonaises, scotch et chuchotements cosmopolites. Arrive au pas de charge un bûcheron hilare avec queue de cheval nouée d'un ruban rose sale, une mallette de VRP à la main, qui vous hisse jusqu'à sa large poitrine, vous dépose un bécot-ventouse à l'orée du lobe et

vous confie en hurlant le numéro de sa chambre (61). Léger frémissement des hésières, hoquet des rombières. Ce n'est pas un détournement, c'est Django.

« Django n'a aucune inhibition », résume son agent français en tonton indulgent mais las qui vient d'offrir dix toboggans et louze trains fantômes à son neveu américain en visite à Paris. Ceux qui ont vu sur scène ce clown de 38 ans asperger le remier rang de bière et de « *sau-cisses-e-Strasbourg* », avant de finir, nu comme un ver, en contractant gracieusement ses fessiers dans une jouissance arcissique absolue, considéreront que le diagnostic de non-inhibition est un euphémisme rapide pour le cas Edwards. Il convient pourtant à son comportement

psychomoteur et à ses conduites alimentaires ordinaires. Django ne se saisit pas de son verre de lait-menthe, il le fixe à la table pour le lapper. Une méridienne du palace lui sert de balançoire champêtre tandis qu'il caresse de manière compulsive la chevelure de son interlocuteur.

S'il était une figure de style, Django serait la réfutation de la litote, la négation

de la nuance. Il porte une broche où pendouillent deux bananes et un badge à l'effigie de Marilyn, parce qu'il aime les fruits et raffole du salace.

Le roman familial de Stanley Ted (c'est son nom), débutant à Detroit (Michigan) en 1950, est excessivement picaresque. L'anamnèse révèle une mère obèse, éthylique, championne de bowling, coureuse,

Philippe Petit, artiste du vide

■ « Je déteste l'appellation de funambule. Je ne fais pas de cirque ! » Philippe Petit monte sur ses grands chevaux si l'on s'égare en lui parlant de sa passion. Plus qu'un art, son fil est pour lui un objet de beauté. Il éveille sa sensibilité. Des émotions l'assaillent à chacun de ces « *rappports intimes* » qui le lient au mince câble d'acier. Depuis vingt ans, pour subsister, Philippe Petit fait le jongleur dans les rues de Paris et de New York. Il tient ainsi jusqu'au spectacle suivant. En attendant le prochain, il vit en ce moment à Manhattan, dans une cathédrale.

Les tours de Notre-Dame, celles du World Trade Center et le pont de Sydney ont été les supports de sa marche aérienne. Assez connu pour qu'on le sollicite, il ne cède pas un pouce de son indépendance. A 40 ans,

Philippe Petit n'est toujours pas un homme d'argent. Simplement un visionnaire de l'extrême hauteur. « Je suis le seul au monde à créer des spectacles de ce genre. Je hais les records. Je ne pense qu'à mon plaisir, mais j'aime le partager. »

La poésie insolite de ses prestations et la rigueur de sa préparation ont forcé l'admiration de nombreux artistes. « C'est un travail d'ingénieur. La tension du câble, la vitesse du vent, la météorologie et la climatologie, tout compte. » Philippe Petit agit seul. Mais Sting et Maurice André, ses amis, l'accompagnent parfois au chant ou à la trompette. Ils seront là sur l'esplanade du Trocadéro, le 26 août prochain, quand ce petit homme aux allures félines gravira son fil jusqu'au deuxième étage de la tour Eiffel. C.D.



PHOTOS GARCIA/STILLS

qui tarte régulièrement son fils et abandonne le foyer au seizième printemps de ce dernier. De cet œdipe fellinien Django conserve une phobie précise : « *Pas besoin de psychothérapie. Je n'ai qu'un problème insoluble : je suis incapable de vivre ou de dialoguer avec un pochard, à cause de l'haleine qui me rappelle ma mère...* »

Apparaît ensuite un objet déterminant dans la formation de son « moi » social : le gazon. A 16 ans, Stanley fume « énormément » d'herbe et gagne « des milliers de dollars » en vendant de la pelouse aux Michiganiens. Irréprochable boss doté d'un complet et d'une Cadillac, il organise en période de paye un petit négoce de marijuana où ses employés prennent l'habitude de dilapider leurs salaires : « *Je ne suis pas un homme sérieux, résume ce faux gentil, la seule chose que j'ai pratiquée sérieusement dans ma vie, c'est la dope...* » Lorsque Django décide d'enterrer sa vie de camé, il opère avec la modération qui le caractérise : soixante trips de LSD en cinquante jours...

Ce feu d'artifice neuronal débouche sur une révélation. On retrouve alors cet homme neuf et sans emploi dans les couloirs du métro new-yorkais. Vêtu d'un long cafetan, il se poste aux correspondances et tournicote sur lui-même toute la journée, à la manière d'un derviche. Autour de son cou, une pancarte : « *spinning clown* » (clown tournant). « *Je me suis aperçu, raconte-t-il, que la folie était un bon moyen pour réussir ma vie. J'ai gagné pas mal de sous comme ça. Mes copains me demandaient : "qu'est-ce que tu fais en ce moment ?" Je répondais : "Je tourne sur moi-même dans le métro". Ce qui est*

cinglé, c'est qu'on me paie pour ça, non ? »

Ceux qui fréquentent Django perdent assez rapidement le sens de la norme pour évoluer dans un monde rafraîchissant, une sorte de rousseauisme revu et corrigé par le baron de Münchhausen. L'effet Django produit chez le sérieux agent Jean-Pierre Dombois ce genre de cogitation absurde : « *Sur les plateaux de télé, Django aime passer sa langue dans l'oreille du cameraman. Je crois que cela ne gêne pas les techniciens et c'est étrange, car cette sensation très chaude et humide pourrait perturber bien des gens.* » Django sait qu'« *un bon comique doit nécessairement devenir givré* ». Et de citer l'histoire de Spike Milligan qui a « fait » Peter Sellers avant de finir à l'asile.

Une crise d'épilepsie de quarante-huit heures survenue après une overdose a donné à Edwards l'aversion de la folie qu'on enferme. Il restera à la frontière, si possible. Dans le prochain Fellini sur « les fous », le maestro l'a néanmoins choisi pour un rôle capital.

Django ne relève d'aucune pathologie excepté celle — légère — d'érotomanie. Au collège, il est baptisé « *Class-Wolf* » et drague « *des milliers* » de filles : « *J'ai eu mon premier rapport sexuel à 12 ans, révèle-t-il en brûlant son pouce gauche à l'aide d'un briquet. C'était avec ma tante et ma cousine lors d'une partie de pêche.* »

Le pêcheur se rachète en vacances. Cet été, dans un hôtel à Agadir, il a voulu faire serveur à la place du serveur pendant une semaine. Le staff a cédé, la clientèle ne s'est pas plainte. « *Pourquoi l'aurait-elle fait ?* », ajoute Django, *j'ai extrêmement bien servi ! »*

Elizabeth GOUSLAN